

—Tu répéteras : Hun ! autant de fois que tu le croiras nécessaire.

—Pas d'autre chose ?

—Cela signifie tout ce que tu voudras.

—Comme le *goddam* des Anglais ?

—Absolument.

—J'aurais cru que la langue des lièvres était plus difficile que ça ! Peut-être que cette nation descend des Huns ? En effet, je me rappelle que Jean, parlant à grand Pierre, a dit : " Le chef *est-y là* ? " C'est justement le nom du chef des Huns.

—Probablement, dit Colas en riant.

—On devrait l'adopter pour langue universelle.

—Oui. Elle serait assez simple, à parler, mais très difficile à comprendre.

—C'est vrai. Elle bat d'une aile.

CHAPITRE VII

CONSEIL DE GUERRE

Il était nuit quand, le lendemain, Colas, Jean et Bibi, guidés par grand Pierre, arrivèrent à la bourgade du Lièvre. Tous les Canadiens et les français étaient logés dans un grand hangar, où l'on avait placé les marchandises et les canots qui avaient échappé au désastre de l'automne précédent. Dulude attendait son bourgeois ; quand celui-ci entra, il les trouva tous assis auprès d'un grand feu qui pétillait gaïement dans l'âtre d'une vaste cheminée. La connaissance fut bientôt faite entre les nouveaux arrivés et les anciens. Colas, informé que Pierre Pilette, principal commis de M. Lamothe, avait été choisi d'un commun accord comme leur chef pour le temps qu'ils demeureraient à la bourgade, en attendant des ordres ou des renforts de Montréal, lui remit le paquet de lettres que M. Lamothe et les autres bourgeois lui avaient confiées à Montréal. Aussitôt que les employés eurent pris communication des nouvelles et des ordres de leurs bourgeois, ils vinrent tous, Pilette en tête, tendre la main à Colas en lui témoignant le plaisir qu'il éprouvait d'apprendre qu'il avait été choisi pour chef de l'expédition. Plusieurs, d'entre eux connaissaient personnellement Colas ; les autres furent bientôt informés de l'importance et de l'habileté de l'homme en qui les bourgeois avaient mis leur confiance.

Pendant le souper et une partie de la soirée, la conversation roula sur les incidents de la flotte sur la rivière Outaouais, l'embuscade des Iroquois au-dessus de la Roche Capitaine, la lâcheté des Outaouais à la vue des Iroquois, les désastres qui s'en étaient suivis, leur arrivée à la bourgade du Lièvre, le bon accueil qu'ils avaient reçu.

—Avez-vous des données précises sur la position des Iroquois aux îles Manitoulines ? demanda Colas.

—Nous savons positivement, répondit Pilette, que la Chaudière Noire et cent vingt Onontagués sont campés à la pointe nord-est de la grande Manitouline. Tous les canots pris avec les marchandises sont à cet endroit. On dit que le Bâtard-

flammand est parti avec une quarantaine d'Agniers et est allé camper à la Pointe-à-Chabot.

—Etes-vous bien sûr que toutes les marchandises sont avec la Chaudière Noire ?

—Positif. Les canots ont été tirés sur le bout de la pointe, et mis à l'abri avec les marchandises sous une grande cabane d'écorce. Plusieurs Nipissiriniens les ont vues et ont reconnu nos canots.

—C'est bien, tâchez de vous procurer un plan exact de la position de ces canots et de la meilleure manière d'approcher par terre du campement des Iroquois. Pouvez-vous me dire si l'on pourrait approcher de la pointe de l'île en canot ?

—Je puis vous dire qu'il n'y a pas de glaces du côté nord-est de la pointe où est leur campement ; on peut y aborder en canot. Du côté nord de l'île, il y a des bordages tout du long en gagnant vers l'ouest. Là où le vent et les lames du lac Huron se font sentir, il n'y a pas de glaces. Le temps, d'ailleurs, a été fort doux ; le vent qui souffle du nord-ouest, balaye, s'il y en a, toutes les glaces de la pointe dans le lac, où elles se perdent.

—Avez-vous vu Le Rat ?

—Nous l'avons vu hier ; mais comme nous avions déjà reçu votre lettre par grand Pierre, nous étions sur nos gardes. Le Rat nous a dit, qu'au sitôt qu'il avait appris l'accident qui nous était arrivé l'automne dernier, il était parti avec cinquante guerriers pour venir à notre secours et nous venger des Iroquois. Ils nous ont offert de nous accompagner pour attaquer la Chaudière Noire. Nous lui avons répondu que nous réfléchirions.

—C'est bien, nous le verrons demain. Si je n'étais pas arrivé, comment auriez-vous pris la proposition de Le Rat ?

—La plupart étaient d'avis d'accepter l'offre, malgré les prétentions de Le Rat, qui demandait pour lui et les siens toutes les marchandises qu'il pourrait reprendre. J'étais opposé à ces propositions. Maintenant nous sommes tous disposés à agir comme vous le déciderez.

—Combien avez-vous de vos sauvages avec vous ici ? pourrait-on se fier à eux ?

—Il y en a soixante en tout. Je n'ai aucune confiance dans les Outaouais, ils ont une peur mortelle de la Chaudière Noire ; les Algonquins voudraient à tout prix aller se battre contre les Iroquois ; ils ne sont que vingt, malheureusement.

Le lendemain, vers huit heures, Colas, Pilette et quelques autres allèrent faire visite à Kondiaronk. Cette marque de déférence de la part de Colas flatta la vanité du chef huron. Il fut convenu à cette visite, qu'une conférence aurait lieu à deux heures de l'après-midi, dans une grande cabane, alors inoccupée, où les propositions de Kondiaronk seraient discutées. Comme les questions qui devaient y être traitées ne concernaient que les Français et leurs gens, d'un côté, et Kondiaronk et ses jeunes guerriers, de l'autre, il fut convenu que la conférence serait secrète, et que nul Nipissirini n'y serait admis afin de ne pas compromettre leur neutralité.

Comme Bibi avait pénétré de nuit dans la bourgade, il n'avait pas été nécessaire de le peinturlurer en grande Médecine. Colas ayant